Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 53 (1945)

Heft: 28

Artikel: Avec la mission médico-sociale de la Croix-Rouge suisse en Belgique

Autor: Aegler / Tschudi, W. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-548068

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Solothurn A. Z. N° 28 - 12. Juli 1945 53. Jahrgang

DAS ROTE KREUZ
LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

Avec la mission médico-sociale de la Croix-Rouge suisse en Belgique

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un récit inédit de Sr Aegler qui a participé à la première mission médico-sociale de la Croix-Rouge suisse en Belgique. Sr Aegler a travaillé pendant trois mois avec deux autres infirmières sous la direction du Dr Hasler à Merksem, faubourg d'Anvers, qui a particulièrement souffert de la guerre.

Voici ce que raconte Sr Aegler:

«Nous avons quitté la Suisse le 26 décembre 1944 pour nous rendre à Bruxelles via Paris. Le voyage s'est bien effectué et nous avons été heureux d'apprendre que nous resterions un jour de plus que prévu à Paris, car plusieurs parmi nous n'y avaient encore jamais été. Comme cette ville nous parut sombre et froide à cette époque! Les femmes se promenaient sans bas, avec de mauvaises chaussures, mais souvent aussi, heureusement, avec des manteaux de fourrure. Quels regards jaloux suivaient nos souliers de ski et nos gros bas de laine! Le voyage à Bruxelles dura un jour. Partout nous avons pu observer les traces de la guerre: des wagons de chemin de fer brûlés et détruits, des ponts sautés, etc. Mais c'est la ville de Courtrai qui m'a fait la plus forte impression. Les environs de la gare n'étaient réellement plus que terre labourée, monticules et trous d'où émergeaient des lignes de chemin de fer enchevêtrées: l'ennemi avait fait là du bon travail! Arrivés à Bruxelles, nous avons été reçus dans un hôpital où nous avons passé de façon très agréable les jours de fête, mais déjà la première nuit nous fit faire connaissance avec le sinistre ronronnement des V I et nous avons pu assister le 1er janvier à un combat aérien au-dessus de la ville.

Les présentations et invitations se suivaient. Nous avons partout été reçus comme de bons vieux amis. Bruxelles nous a paru un peu moins triste que Paris malgré la pluie et la neige qui rendaient la ville lugubre et monotone. C'est dans les locaux de la Croix-Rouge de Belgique que nous avons été répartis en trois missions qui devaient se rendre, l'une à Tournai, l'autre à Kessel-Loo près Louvain et la troisième à Merksem, faubourg d'Anvers. Le Dr Hasler, chef de ces missions, deux de mes camarades et moi devions partir à Merksem. Et c'est le 3 janvier 1945 que nous avons été amenés à notre station de travail dans une ambulance. Je ne connaissais pas Anvers, mais j'ai été immédiatement fortement impressionnée par les magasins fermés, les volets descendus, les rues sans animation. Toutes les vitres étaient déjà remplacées par du carton; le tram marchait, et partout roulaient à grande allure les voitures militaires américaines et anglaises. Nous avons traversé le canal Albert et sommes enfin arrivés à destination. Le Dr Timmermanns, bourgmestre de Merksem, et d'autres personnes de la Croix-Rouge nous ont reçus dans les bureaux qui allaient devenir notre lieu de travail pour trois mois.

A peine réunis pour discuter de notre travail et de notre cantonnement, nous fûmes secoués par une forte détonation et les portes et fenêtres sautèrent. Nous venions de faire plus ample connaissance avec une V I. On nous avait déjà avertis du reste à Bruxelles que Merksem n'était pas sans danger. On avait prévu notre cantonnement dans une villa appartenant à un Suisse, malheureusement absent à ce moment-là. Nous avons donc dû prendre nos quartiers dans trois jolies chambres en attendant le retour du propriétaire de la villa. Nous prenions nos repas chez le Dr et Mme Timmermanns qui nous invitèrent jusqu'à ce que nous puissions prendre possession de notre maison. Nous devions préparer nous-mêmes le petit déjeuner et le souper composés en général de pain, de margarine, de fromage en boîte ou de confiture. Avec l'aide de la Croix-Rouge de Belgique nous avons rapidement établi les listes des familles que nous devions secourir. Ces listes ont été complétées par la Cure, par l'Entr'aide antituberculeuse et par les médecins. Nous avons tout de suite commencé les visites à domicile, accompagnées d'une samaritaine belge nous servant d'interprète, car la population ne parle que flamand. Sur ces listes figuraient tous les membres de la famille avec date de naissance, profession du père, sa nationalité, son revenu, le loyer, les indemnités de famille, l'état de la maison ainsi que l'état de santé de la famille. Les enfants de 3 à 6 ans et de 12 à 18 ans furent convoqués aux consultations, dirigées par le Dr Hasler, qui eurent lieu le matin. Le Dr Hasler aidé d'une infirmière, pesait les enfants, les mesurait puis les auscultait, et selon l'état, prescrivait du lait, du fromage ou de l'ovomaltine. Chaque enfant qui prenait part à la distribution recevait une carte qu'il devait présenter deux fois par semaine. Les deux autres infirmières faisaient des visites à domicile et le soir on présentait ses listes au Dr Hasler qui les visait et discutait tel ou tel cas. Il y avait aussi les malades à visiter à domicile de même que les malheureux qui ne possédaient plus de souliers et ne pouvaient en conséquence pas sortir de chez eux. Presque toutes les maisons sont détruites à Merksem, et nulle part on ne pouvait voir une vitre entière. Les magasins avaient descendu leurs volets sur lesquels était écrit: Winkel open (le magasin est ouvert). Très rapidement, nous avons commencé à comprendre les phrases que répétaient les femmes qui nous recevaient sur le pas de leur porte: ‚boven is alles kaput, we slapen in de kelder'. Combien de fois avons-nous trouvé plusieurs enfants assis sur le fourneau d'une toute petite cuisine, car c'était la seule pièce habitable pendant que l'hiver battait son plein et que nous devions prendre des notes avec des doigts raidis par le froid; il n'était pas rare aussi de voir des enfants malades affublés de haillons couchés sur des chaises près du fourneau. Les hommes étaient des dockers ou des ouvriers de fabrique. Trop souvent, nous avons reçu, en réponse à nos questions: ‚mon mari est en Allemagne' ou ‚mon mari a été fusillé'. Souvent aussi nous avons dû nous rendre

dans les caves des grandes fabriques où plusieurs familles habitaient la même cave. Ces familles avaient tout perdu, et venaient chercher là un peu de chaleur. L'hôpital des tuberculeux d'Anvers avait été détruit et les malades devaient rester à la maison. L'hôpital de Merksem était presque entièrement détruit.

Après trois semaines de travail (que le temps passait vite!) nous n'étions pas encore réellement installés. Le propriétaire de la villa était encore à Bruxelles, nos provisions diminuaient avec rapidité: il fallait trouver une autre solution. Après entente avec le Dr Timmermanns et la Croix-Rouge, il fut décidé que nous ferions notre cuisine et installerions notre dortoir dans les locaux de la Croix-Rouge, c'est-à-dire plus exactement dans la cave de cette maison. Depuis lors, nous avons partagé le sort de tous les habitants de Merksem. La cuisine n'allait pas mal, bien que nous manquions souvent de charbon. Nous étions trop heureux d'avoir enfin notre propre «chez nous». Je dus aussi faire mes expériences avec le rationnement et les prix horriblement chers. Ainsi, par exemple, 1 kg. de choux rouges coûtait 27 francs belges, 1 kg. de poireaux 37—40 fr., les pommes de 12—30 fr. Les légumes qui coûtaient le moins cher étaient les endives et les carottes. Nous avions suffisamment de pain, 125 g. de pâtes alimentaires, 200 g. de café torréfié, seulement 125 g. de margarine pour le mois de février et de mars, 1050 g. de viande avec os (750 g. en février et mars), 1 kg. de sucre, 15 kg. de pommes de terre (février et mars seulement 9 kg.), pas de fromage, ni lait, ni beurre, ni matières grasses, ni œufs; seuls les enfants recevaient, contre coupons, du lait et des œufs. Les souliers ainsi que les bas étaient presque introuvables, ou de très mauvaise qualité. Pas de robes ni étoffes, seulement des étoffes en cellulose à fr. 270.— le mètre.

Néanmoins tout aurait bien été. Nous étions heureux de notre ménage, et nous nous étions même habitués à dormir à la cave. Il nous restait malheureusement un grand souci: pas de vivres à distribuer, et de nombreuses listes de familles à soulager; nous commencions à craindre le pire. Enfin, la nouvelle nous parvint de Bruxelles que les wagons de vivres étaient arrivés. Il s'agissait maintenant de les répartir de façon à assurer les distributions jusqu'au mois de juin, en calculant la quantité exacte à donner chaque jour. Ce fut un énorme travail pour le Dr Hasler, responsable de la distribution des vivres de toutes les missions en Belgique. Chaque ayant-droit devait apporter sa carte numérotée sur laquelle heure et jour étaient fixés. Nous inscrivions sur une grande liste les quantités qui étaient distribuées chaque jour. La première fois, le bénéficiaire signait une liste où il s'engageait à ne pas livrer les marchandises au marché noir. Toutes les boîtes étaient ouvertes et portaient le tampon «Don suisse». Les gens devaient rapporter les boîtes vides. La ration mensuelle était distribuée en deux fois entre 14—17 heures. Les femmes enceintes et allaitant recevaient quatre boîtes de lait par semaine, les enfants de 3—6 ans du lait, du Biomalt ou de l'Ovomaltine, ceux de 12 à 18 ans, deux boîtes de fromage et selon leur état, Ovomaltine ou lait. J'ai toujours eu l'impression que les familles étaient très satisfaites et n'employaient ces vivres que pour leurs propres besoins. La distribution nous donnait, à nous aussi, de grandes satisfactions. Un de nos autres soucis était le manque de charbon. Combien de fois ai-je dû brûler de boîtes de fromage pour la préparation de nos repas! Nous nous portions pourtant toujours très bien, et nous étions souvent invités pour les repas.

La pire chose que nous ayons enduré fut naturellement les bombes volantes qui augmentaient de jour en jour. Par temps de pluie ou de vent, c'étaient les V 1, par le beau temps les V 2. Des quartiers entiers de la ville étaient détruits systématiquement. Le danger pesait constamment sur nous, et personnellement, je fis lors d'une de mes visites à domicile, la plus horrible expérience d'une V 2. A peine étais-je assise à une table pour écrir quelques mots, qu'une terrible explosion se produisit. Tout tremblait autour de moi, des pierres roulaient entre mes jambes et il faisait nuit noire, deux enfants qui se trouvaient avec leur parent dans la chambre poussaient des cris déchirants. J'entendis ma compagne appeler, mais je ne pouvais presque plus respirer, j'étais persuadée que nous étoufferions avant qu'on nous découvre, quand brusquement la porte s'ouvrit, et nous pûmes nous précipiter dans la cour; nous avions une lamentable apparence, mais quelle importance était-ce, puisque nous étions saufs. La place où nous nous trouvions était pleine de terre et de pierres, de cadres de fenêtres et de portes brisés, plus de trace de rue, seulement un pâté de maisons en ruines dont s'échappaient des cris épouvantables. Les soldats anglais et américains, les ambulances, la police et un prêtre étaient déjà sur place. Le personnel de la Croix-Rouge arrivait aussi avec des brancards. Nous sommes rentrés, sales et trempés dans notre local, d'où j'entendis de nouveau des cris d'enfants et de grandes personnes. Il y eut des morts, des blessés et le soir en rentrant à ‚la maison' j'ai croisé un brancard portant un mort; je me rendis compte alors combien j'avais frôlé la mort de près. Malgré tant de cruelles épreuves, la population ne perdit jamais son optimisme.

Une autre fois, nous fûmes appelés d'urgence dans un hôpital. Une V 2 était tombée sur une grande école où étaient cantonnés des soldats anglais. Lorsque nous sommes arrivés, les couloirs étaient pleins de brancards et la salle d'opération travaillait sans relâche. Le premier soldat que je voulus aider expira dans mes bras, sa tête était en miettes. Et nous nous sommes rapidement rendus compte que nos belles méthodes de travail apprises à la salle d'opération de nos hôpitaux n'étaient plus du tout adéquates. Le Dr Timmermanns nous criait ‚à la guerre comme à la guerre!' Le fait d'avoir pu aider dans toutes ces occasions était un réconfort moral pour la population qui nous fut tellement reconnaissante de leur être venu chaque fois en aide.

J'avais déjà entendu beaucoup de bonnes choses sur le Dr Timmermanns, mais à chaque occasion je l'admirais encore plus. Il travaillait souvent nuit et jour, rien n'était de trop pour lui. Encore une anecdote: lorsqu'en septembre, les alliés étaient sur le bord du canal Albert et les Allemands sur l'autre, Merksem fut pris entre deux feux. Pendant quatre semaines, les habitants vécurent dans les caves et le Dr Timmermanns, malgré le danger de mort, se rendit auprès des autorités allemandes pour obtenir un adoucissement du sort de la population et il put ainsi aider à faire distribuer du pain et les choses les plus urgentes. Il continuait à visiter les malades et lorsqu'on voulut le fêter lors de la libération, il fit simplement la remarque que ce n'était pas le moment de faire la fête!

Le froid diminuait de sorte que nous sentions moins le manque de charbon. Nous avons pourtant encore vu sur la ligne du chemin de fer Bruxelles—Anvers des femmes et des enfants chercher des morceaux de charbon, les seaux à ordures aussi étant examinés avec soin afin d'y trouver le moindre bout de charbon qui n'avait pas été brûlé. Heureusement que le temps s'adoucissait ce qui permit aux enfants de jouer de nouveau en plein air. Le Dr Hasler était surchargé de travail, car il devait souvent se rendre à Bruxelles ainsi que dans les autres missions.

Le temps passait trop vite. Notre vie en commun devenait une vie de famille, grâce au Dr Hasler. Il savait nous distraire, et répartir le travail sans aucune pression, et c'est ainsi que nous, les trois infirmières, aurions bien voulu rester encore trois mois à Merksem.

Mais la cave pleine d'eau, les lits humides furent cause de subits rhumatismes et l'une après l'autre, nous ne nous sentions plus aussi bien qu'au début. Le 22 mars 1945 arriva, marquant la date de notre départ. Les femmes et les enfants, ainsi que les familles qui nous avaient reçus, étaient devenus pour nous de très bons amis et nous espérons fermement les revoir bientôt tous.»

Ce récit simple et naturel, plein de modestie, nous donne l'occasion de nous rendre compte du magnifique travail effectué par les infirmières suisses dans des conditions difficiles et souvent combien dangereuses. Malgré les bombardements, le climat rude, les conditions d'existence si difficiles, les membres des missions de la Croix-Rouge suisse ont accompli leur devoir sans relâche et avec un complet succès.

D'après le récit en allemand de Sr Aegler:
W. de Tschudi.